

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies

ERRS

Introduction

Chiara Chinello, Claudia Pedone, Alberto Romele
Editeurs invités

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 4, No 2 (2013), pp. 1-4

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs.2013.215

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Introduction

Nous sommes heureux de vous présenter le septième numéro de *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies* dédié à “la crise du soi: fragilité, vulnérabilité et souffrance.” Ce numéro spécial a été inspiré initialement par la quatrième *International Conference on Ricœur Studies*, consacrée à la crise et au conflit à partir de la pensée de Ricœur; congrès qui a eu lieu à Lecce, en Italie, en septembre 2012. Néanmoins, étant donné que cette publication reprend seulement un des trois axes thématiques de cette conférence et sachant que seulement deux des articles ici publiés sont des remaniements de communications présentées à Lecce, ce numéro excède largement ce qu’il est convenu d’appeler la publication d’actes de colloques.

Il n’est pas toujours aisé d’identifier un dénominateur commun dans l’œuvre prolifique de Paul Ricœur. Tout au long de sa vie intellectuelle, le philosophe français a étudié des domaines fort variés, tels que l’anthropologie philosophique et la symbolique du mal à l’époque de sa philosophie de la volonté, l’inconscient dans l’essai sur Freud, le langage et ses implications ontologiques dans les écrits jumeaux *La métaphore vive* et *Temps et récit*, l’émergence du Soi dans *Soi-même comme un autre* ou encore la mémoire et la reconnaissance dans ses travaux plus tardifs. Cependant, comme l’avait déjà démontré de manière probante Domenico Jervolino dans son *Il cogito e l’ermeneutica* (1993), la question du soi nous permet de tracer une certaine continuité dans une œuvre d’une telle ampleur. Le point de départ de Ricœur est, on le sait, la critique du *cogito* cartésien. Sommairement, il faut rappeler que le sujet tel Ricœur l’envisage est *hétéro*-posé, dans la mesure où il se constitue dans l’épreuve de la vulnérabilité, de la fragilité et de la souffrance. À ce titre, on peut affirmer que la “crise du soi” représente un des fils conducteurs de sa pensée.

Comme l’écrit Ricœur lui-même en introduisant le texte de Jervolino, “je sais gré à l’auteur d’avoir perçu la continuité de la critique du *Cogito*, de sa prétention à la certitude immédiate et à l’auto-transparence, depuis l’époque où je substituais le *je veux* au *je pense* [...]”. À cette époque, en effet, au lieu de réduire la subjectivité à la raison pure – mais sans pour autant renoncer à sa composante rationnelle –, Ricœur parle d’un *cogito* intégral, dans lequel âme et corps sont indissolublement unis. À la distinction usuelle entre l’âme et le corps, Ricœur préfère alors celle entre volontaire et involontaire: “il n’y a pas, dit Ricœur en 1950, de phénoménologie de l’involontaire pur, mais de la réciprocité du volontaire et de l’involontaire; j’appréhende l’involontaire comme l’autre pôle de ma vie, comme affectant mon vouloir.”

Toute la réflexion ultérieure de Ricœur pourrait être comprise comme l’approfondissement de cette réflexion sur l’involontaire (relatif et absolu). C’est le cas de ses considérations à propos des maîtres du soupçon que sont Marx et Freud, le premier en montrant les limites du sujet face aux forces sociales qui le déterminent et le deuxième en dénonçant le primat de la conscience face à l’emprise de l’inconscient. La traversée des maîtres du soupçon, la mise en question de toute autoposition immédiate de la conscience justifient le long détour par les médiations du sens (symboles, métaphores, récits, institutions...). Les raisons du tournant herméneutique de la pensée ricœurienne résident tantôt dans l’aveu de l’incapacité du sujet à se connaître immédiatement à partir de lui-même, tantôt dans la conviction que le langage est le pont entre le soi et l’être. Comme l’écrivait Ricœur déjà à la fin de *L’Homme faillible*, “le symbole donne à penser que le *Cogito* est à l’intérieur de l’être et non l’inverse [...]”.

Et, pourtant, Ricœur souligne dans son introduction au livre de Jervolino le point suivant: "Je lui suis surtout reconnaissant d'avoir aperçu que cette critique ne constituait pas la liquidation de la question même du sujet." Autrement dit, la prise en compte de la vulnérabilité, de la fragilité et de la souffrance ne coïncide pas chez Ricœur avec la dissolution pure et simple du sujet, à la différence de certains penseurs que l'on classe dans le postmodernisme. Ceci transparait nettement dans la manière tout à fait originale dont Ricœur traite du marxisme et du freudisme. S'agissant du premier, Ricœur refuse la lecture althussérienne selon laquelle le Marx de la maturité aurait abandonné toute perspective anthropologique. Au contraire, le problème reste pour le Marx lu à travers Ricœur celui de la conscience aliénée: "Le nœud du marxisme ricœurien, écrit en ce sens Johann Michel dans *Paul Ricœur. Une philosophie de l'agir humain* (2006), se tisse justement autour de la possibilité pour les individus d'agir dans des circonstances qu'ils n'ont pas eux-mêmes produites." S'agissant du freudisme, J. Michel observe que la tentative de Ricœur consiste à ne pas réduire l'œuvre de la psychanalyse à une entreprise de déconstruction du sujet: "Tout l'effort de Freud est tendu vers une libération à l'égard des forces qui empêchent au sujet de coïncider avec lui-même." La crise du soi trouve alors une limite dans la capacité au moins partielle du sujet de prendre conscience de ce qu'il le détermine. Au lieu de se représenter dans les termes de l'auto-position, le sujet se constitue davantage comme narration, capable de coexister avec la dissonance de ses expériences. Cette perspective suppose une vision anthropologique bien déterminée: celle de l'homme capable, de parler, de raconter des histoires et d'agir, d'être responsable de ses propres actions. Dans *Soi-même comme un autre*, l'argumentation est ainsi structurée autour des différentes utilisations du soi qui permettent d'enchaîner, sans les confondre, des questions relatives à la philosophie du langage, à la philosophie de l'action, à la narrativité et, en fin, à la philosophie morale. Il faut ainsi comprendre le soi comme "le fruit d'une vie soumise à examen," entre activité et passivité, responsable de ses actes et constitutivement ouvert à son altérité. Le soi dont parle Ricœur est donc caractérisé par l'engagement, par la tâche de tenir ses promesses et d'être responsable de soi-même comme des autres.

Les articles publiés dans ce numéro spécial de *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies* ont tous le mérite de ne pas être seulement des recherches ponctuelles sur les notions de vulnérabilité, de fragilité et de souffrance, mais d'être aussi, et surtout, des réflexions sur les limites de la puissance humaine d'agir à partir de la perspective ricœurienne.

Nous avons décidé d'ouvrir le numéro avec la contribution de Cyndie Sautereau, *Subjectivité et vulnérabilité chez Ricœur et Levinas*, dans la mesure où elle distingue habilement dans la première partie de son texte trois niveaux de vulnérabilité dans la pensée du philosophe français: le niveau réflexif, le niveau des capacités et le niveau ontologique. Dans la suite de son texte, l'auteure confronte la notion ricœurienne de vulnérabilité avec une déclinaison plus radicale de la vulnérabilité qu'on trouve chez Levinas. Alors que Levinas pense surtout la vulnérabilité à partir d'autrui, Ricœur l'envisage en premier lieu à partir du soi. La seconde contribution, *Les limites du récit*, de Jérôme Porée, démontre de manière pertinente que Ricœur a été attentif, à la différence d'un certain dogmatisme de la narration, à la reconnaissance des limites du récit et de l'identité narrative qui en résulte. En particulier, l'auteur s'intéresse à ce qu'il appelle les limites du récit "vers le bas," qui sont "celles de son rôle dans la constitution du temps et de l'identité personnelle." Ces limites atteignent son paroxysme dans le cas de la souffrance; en elle le genre narratif est comme débordé: la puissance du langage trouve une limite précisément dans l'expérience radicale de l'inénarrable.

Dans *Mémoires et Conflits. Conflit des mémoires, collision des durées*, Jean-Louis Vieillard-Baron ne se borne pas à confronter Bergson et Ricœur sur les questions de la durée et de la mémoire mais il s'attèle à dégager trois échelles d'analyse: les fondements métaphysiques, la dimension esthétique, l'oubli et le pardon comme formes de collision entre durées différentes. À cet égard, l'auteur repère de nombreuses "ressemblances de famille" entre les conceptions du temps des deux auteurs, surtout concernant l'abandon de l'apriori du temps (un vrai "parricide" de Kant), la prédilection pour les durées (au pluriel) par rapport à la durée (au singulier) ou encore l'idée de degrés de la passéité. Une contribution essentielle de Vieillard-Baron porte sur la critique de la lecture ricœurienne du temps chez Augustin. Selon lui, une perspective toute phénoménologique selon laquelle l'âme se suffit à elle-même, comme c'est le cas de celle de Ricœur, néglige le caractère moral et religieux du problème du temps chez Augustin pensé comme *distentio animi*.

L'originalité de l'article d'Ernst Wolff, *Compétences de l'homme capable à la lumière de l'incapacité*, tient dans le fait qu'il estime nécessaire d'apporter à l'herméneutique ricœurienne de l'homme capable un développement dans sa dimension technique, à savoir une réflexion sur les compétences et les moyens du "je peux." Ainsi, l'auteur enquête sur la corrélation entre capacités et incapacités humaines: "dire que l'incapacité et la capacité [...] sont constitutives l'une de l'autre signifie que l'incapacité, malgré son caractère "négatif," contribue à rendre l'agent capable de faire des choses [...]." Si la condition humaine est faite non seulement de capacités mais aussi corrélativement d'incapacités, alors la technicité de l'homme, primaire et secondaire, se trouve elle aussi au centre de l'anthropologie philosophique. Si, d'un point de vue individuel, la technicité sert à subvenir à certaines incapacités, d'un point de vue collectif, elle risque au contraire de compromettre les intérêts des acteurs. Il s'agit de ce qu'Ernst Wolff appelle dans les conclusions de sa contribution le "paradoxe technique."

L'article de Roger Savage, *Fragile identities and capable selves*, qui ponctue ce numéro, porte sur ce que l'on pourrait appeler une "vulnérabilité de la vulnérabilité," i.e. une vulnérabilité qui affecte sournoisement les individus et les groupes sociaux qui se trouvent déjà dans une situation défavorable par rapport aux autres. La perversion de cette vulnérabilité est le fait d'être pour ainsi dire doublement efficace. À une précarité objective, il faut en effet ajouter un phénomène « subjectif » d'intériorisation dans la manière dont les individus et les groupes marginalisés reprennent l'image méprisante véhiculée par les individus et les groupes dominants. Les réflexions de Ricœur autour de l'incapacité à se raconter ou sur la manque d'auto-reconnaissance en tant que forme de violence et source de conflit rejoignent ainsi celles de Martha C. Nussbaum, lorsqu'elle réfléchit sur l'incapacité de certains individus, comme c'est le cas des nombreuses femmes dans un pays en développement comme l'Inde, à se comprendre en tant que "capable de...." Roger Savage, même s'il ne propose aucune solution définitive à ce problème, trouve dans les considérations de Ricœur sur l'espérance et les états de paix un début plausible de réponse.

* * *

Nous aimerions remercier, malheureusement sans ici pouvoir tous les nommer, les collègues et amis qui ont contribué à la bonne réussite du colloque de Lecce en 2012 et à la publication de ce numéro d'*Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*. Nous souhaiterions ensuite rappeler que c'est surtout grâce à l'aide de notre Université de provenance, l'Université du Salento, Université de Vérone et Université de Rome "La Sapienza," que le colloque italien a été

matériellement faisable. Un remerciement particulier à Johann Michel, Eileen Brennan et Scott Davidson, qui nous ont accueillis comme éditeurs invités pour ce numéro.

Chiara Chinello, Claudia Pedone, Alberto Romele
Editeurs invités